

Promenade littéraire le long de la Seine...

Sur les pas de Guy de Maupassant



« Guinguettes », 2021, photographie ©François Guilloffe

La Seine-Maritime a très souvent servi de décor aux récits de Guy de Maupassant (1850-1893). L'écrivain avait notamment la passion du canotage, et sa fascination pour l'eau est très palpable dans les descriptions, noires ou lumineuses, qu'il consacre à la Seine.

Les villes bordant le fleuve sont si très nombreuses dans l'œuvre qu'il est possible de dessiner un fil rouge reliant Paris au Havre en naviguant d'un récit à un autre.

Suivons les pas de Maupassant le long de la Seine, du Havre à Paris...

LE HAVRE

Dans *Pierre et Jean*, Maupassant raconte la rivalité qui déchire deux frères. Le roman se passe au Havre.

Dans ce passage, Pierre contemple la rade du port. Au loin, les deux phares du cap de la Hève semblent venir refléter la dualité opposant les deux frères, dans une atmosphère menaçante. Puis ce sont d'autres phares qui s'allument et sont personnifiés de l'autre côté et le long de la Seine, comme autant de signaux pour le jeune homme, qui tente de comprendre pourquoi il est si malheureux.

« Ayant fait encore quelques pas, il s'arrêta pour contempler la rade. Sur sa droite, au-dessus de Sainte-Adresse, les deux phares électriques du cap de la Hève, semblables à deux cyclopes monstrueux et jumeaux, jetaient sur la mer leurs longs et puissants regards. Partis des deux foyers voisins, les deux

rayons parallèles, pareils aux queues géantes de deux comètes, descendaient, suivant une pente droite et démesurée, du sommet de la côte au fond de l'horizon. Puis sur les deux jetées, deux autres feux, enfants de ces colosses, indiquaient l'entrée du Havre ; et là-bas, de l'autre côté de la Seine, on en voyait d'autres encore, beaucoup d'autres, fixes ou clignotants, à éclats et à éclipses, s'ouvrant et se fermant comme des yeux, les yeux des ports, jaunes, rouges, verts, guettant la mer obscure couverte de navires, les yeux vivants de la terre hospitalière disant, rien que par le mouvement mécanique invariable et régulier de leurs paupières : « C'est moi. Je suis Trouville, je suis Honfleur, je suis la rivière de Pont-Audemer. » Et dominant tous les autres, si haut que, de si loin, on le prenait pour une planète, le phare aérien d'Étouville montrait la route de Rouen, à travers les bancs de sable de l'embouchure du grand fleuve. »

Guy de MAUPASSANT, *Pierre et Jean*, 1889. Citation extraite du volume Folio, p. 87



Claude Monet, « La pointe de la Hève », Sainte-Adresse, 1864, huile sur toile

© National Gallery. Source wikimedia

ELBEUF

Dans une chronique qu'il fait paraître dans le journal *Gil Blas* en 1883, « De Paris à Rouen » (« Notes de deux navigateurs trouvées dans une bouteille, au fil de l'eau »), Maupassant imagine les péripéties de deux personnages qui parcourent la Seine en yole.

Les deux compères arrivent dans la ville d'Elbeuf, qui frappe par son industrie. Ils y sont royalement reçus.

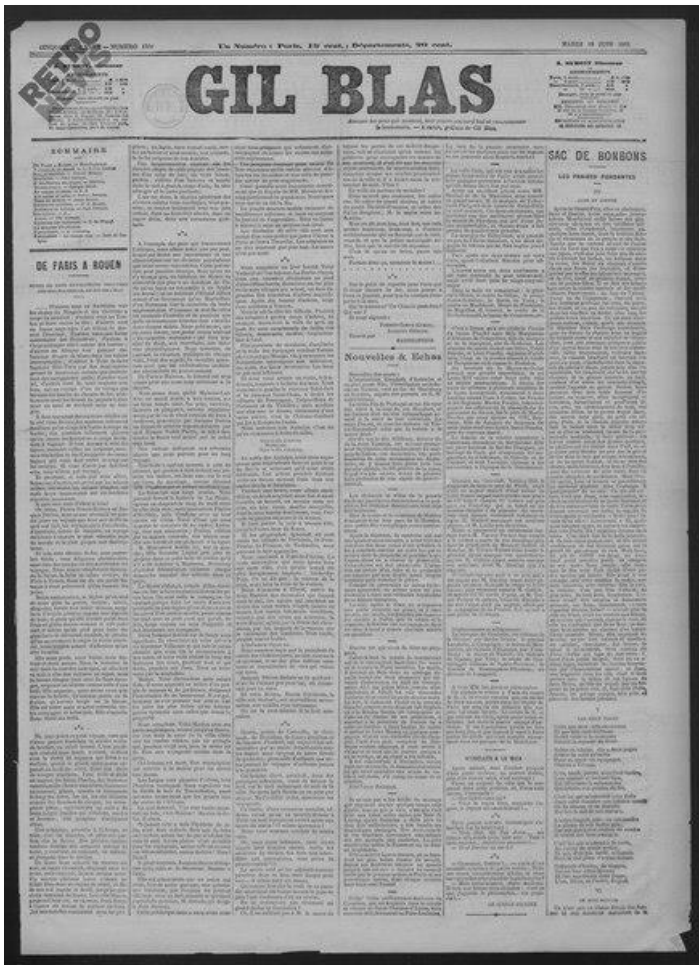
« Nous déjeunons à Elbeuf, patrie du drap. Partout des cheminées qui fument dans le ciel, des égouts qui crachent au fleuve des eaux vertes, rouges, jaunes ou bleues. Les vastes bâtiments tremblent, secoués par des roues qui tournent ; la terre frémit, agitée par la fièvre des chaudières, par les hoquets de la vapeur, par le battement des machines. Tout ronfle, palpète, sue et halète.

L'industrie règne ici.

Nous sommes reçus par le président du cercle des Commerçants, un ami charmant et spirituel, et un des plus raffinés amateurs et connaisseurs de vins qui soient sur terre.

Jacques Dérive déclare en le quittant : si on ne l'aimait pas pour lui, on l'aimerait pour sa cave. »

Guy de Maupassant, « Voyage de Paris à Rouen » [1883], *Chroniques. Anthologie*, Paris, Le Livre de Poche, 2008 (« La Pochothèque »)



Maupassant, « De Paris à Rouen », dans *GIL BLAS*, 1883. © BNF



Gil Blas, La Maison Tellier©Gallica

ROUEN

Dans le roman *Bel-Ami*, Georges Duroy va présenter sa jeune épouse à ses parents à Canteleu. Sur la route, les époux sont saisis par le spectacle panoramique de la ville de Rouen.



Camille Pissarro, « Le Pont Boieldieu à Rouen, matin », temps mouillé, 1896. © Metropolitan Museum of Art. Source

« On dominait l'immense vallée, longue et large que le fleuve parcourait d'un bout à l'autre, avec de grandes ondulations. On le voyait venir de là-bas, taché par des îles nombreuses et décrivant une boucle avant de traverser Rouen. Puis la ville apparaissait sur la rive droite, un peu noyée dans la brume matinale, avec des éclats de soleil sur les toits, et ses mille clochers légers, pointus ou trapus, frêles et travaillés comme des bijoux géants, ses tours carrées rondes coiffées de couronnes héraldiques, ses beffrois, ses clochetons, tout le peuple gothique des sommets d'églises que dominait

la flèche aigue de la cathédrale [...] en face, de l'autre côté du fleuve, s'élevaient, rondes et renflées à leur faite, les minces cheminées d'usine du vaste faubourg Saint-Sever.

Plus nombreuses que leurs frères les clochers, elles dressaient jusque dans la campagne lointaine leurs longues colonnes de briques et soufflaient dans le ciel bleu leur haleine noire de charbon. [...]

Et la Seine, ayant passé entre les deux cités, continuait sa route, longeait une grande côte onduleuse boisée en haut et montrant par places ses os de pierre blanche, puis elle disparaissait à l'horizon après avoir encore décrit une longue courbe arrondie. On voyait des navires montant et descendant le fleuve traînés par des barques à vapeur grosses comme des mouches, et qui crachaient une fumée épaisse. Des îles, étalées sur l'eau, s'alignaient toujours l'une au bout de l'autre, ou bien laissant entre elles de grands intervalles, comme les grains inégaux d'un chapelet verdoyant. »

Guy de MAUPASSANT, *Bel-Ami* [1885], *Romans*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1987, p. 356.

**Vous pouvez écouter la lecture de cet extrait sur le site de L'Escale littéraire en Seine ! RDV sur la ville de Rouen...
www.escalelitteraire-seine.fr**

MEUDON

Dans la nouvelle « **Mademoiselle Cocotte** », l'écrivain narre la noyade de la chienne Cocotte par le cocher François. L'action se déroule en banlieue, sur le domaine d'une villa bâtie « au milieu d'un parc, au bord de la Seine » : sans doute quelque part dans les Hauts-de-Seine, entre Meudon et Asnières.

François est très attaché à Cocotte, mais lorsqu'elle met au monde une portée de chiots qui envahissent la propriété, le maître lui ordonne de s'en débarrasser. On tente d'abord de la perdre « dans la campagne de l'autre côté de Paris, auprès de Joinville-le-Pont », puis on la fait porter en

train jusqu'au Havre. Elle retrouve son chemin à chaque fois. François adopte alors une épouvantable résolution. Sa Cocotte n'a pourtant pas fini de lui revenir.

« Ils gagnèrent la berge, et il choisit une place où l'eau semblait profonde. Alors il noua un bout de la corde au beau collier de cuir, et ramassant une grosse pierre, il l'attacha de l'autre bout. Puis il saisit Cocotte dans ses bras et la baisa furieusement comme une personne qu'on va quitter. Il la tenait serrée sur la poitrine, la berçait, l'appelait « ma belle Cocotte, ma petite Cocotte », et elle se laissait faire en grognant de plaisir.

Dix fois il la voulut jeter, et toujours le cœur lui manquait.

Mais brusquement il se décida, et de toute sa force il la lança le plus loin possible. Elle essaya d'abord de nager, comme elle faisait lorsqu'on la baignait, mais sa tête, entraînée par la pierre, plongeait coup sur coup ; et elle jetait à son maître des regards éperdus, des regards humains, en se débattant comme une personne qui se noie. Puis tout l'avant du corps s'enfonça, tandis que les pattes de derrière s'agitaient follement hors de l'eau ; puis elles disparurent aussi.

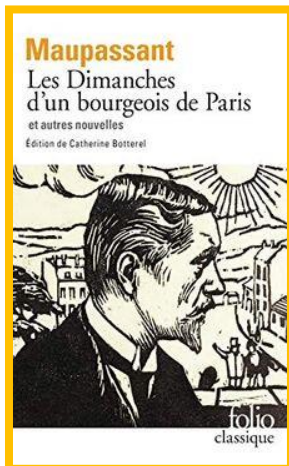
Alors, pendant cinq minutes, des bulles d'air vinrent crever à la surface comme si le fleuve se fût mis à bouillonner ; et François, hagard, affolé, le cœur palpitant, croyait voir Cocotte se tordant dans la vase ; et il se disait, dans sa simplicité de paysan : « Qu'est-ce qu'elle pense de moi, à c't'heure, c'te bête ? »

MAUPASSANT, Guy de, « Mademoiselle Cocotte », *Clair de lune* [1883], Ed. Monnier, 1884, p. 95-96



« Mlle Cocotte », éditions

Monnier, 1884 © DR



SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

Très longue nouvelle ou très court roman, *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris* est une suite de dix épisodes parus séparément en 1880 dans *Le Gaulois*. Guy de Maupassant y satirise les sorties dominicales d'un vieux garçon de 52 ans s'étant fait prescrire de l'exercice. La Seine figure dans plusieurs des livraisons, notamment lorsque le protagoniste se rend à Bezons pêcher ou à Médan rencontrer Émile Zola dans sa maison de campagne. Souhaitant « se reposer » d'une escapade trop ambitieuse, il projette maintenant de « passer tranquillement le dimanche suivant assis quelque part en face de la nature » (p. 77).

« Voulant avoir un large horizon, il choisit la terrasse de Saint-Germain. Il se mit en route seulement après son déjeuner, et, lorsqu'il eut visité le musée préhistorique pour l'acquit de sa conscience, car il n'y comprit rien du tout, il resta frappé d'admiration devant cette promenade démesurée d'où l'on découvre au loin Paris, toute la région environnante, toutes les plaines, tous les villages, des bois, des étangs, des villes même, et ce grand serpent bleuâtre aux ondulations sans nombre, ce fleuve adorable et doux qui passe au cœur de la France : la Seine.

Dans des lointains que des vapeurs légères bleuisaient, à des distances incalculables, il distinguait de petits pays comme des taches blanches, au versant des coteaux verts. Et songeant que là-bas, sur des points presque invisibles, des hommes comme lui vivaient, souffraient, travaillaient, il

réfléchit pour la première fois à la petitesse du monde. Il se dit que, dans les espaces, d'autres points plus imperceptibles encore, des univers plus grands que le nôtre cependant, devaient porter des races peut-être plus parfaites ! Mais un vertige le prit devant l'étendue, et il cessa de penser à ces choses qui lui troublaient la tête. Alors il suivit la terrasse à petits pas, dans toute sa largeur, un peu alangui, comme courbaturé par des réflexions trop lourdes. »

MAUPASSANT, Guy de, *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris* [1880], [s.l.], La Bibliothèque électronique du Québec, [s.d.], p. 77-78.

ARGENTEUIL

Dans la nouvelle « **Mouche** », une jeune femme se donne à cinq canotiers. Lorsqu'elle tombe enceinte, ils se mettent à vivre une paternité groupée.

L'un d'eux, Joseph Prunier, raconte ici son expérience de la Seine.

« Il nous dit :

En ai-je vu, de drôles de choses et de drôles de filles aux jours passés où je canotais. Que de fois j'ai eu envie d'écrire un petit livre, titré « Sur la Seine », pour raconter cette vie de force et d'insouciance, de gaieté et de pauvreté, de fête robuste et tapageuse que j'ai menée de vingt à trente ans. [...]

Comme c'était simple, et bon, et difficile de vivre ainsi, entre le bureau à Paris et la rivière à Argenteuil. Ma grande, ma seule, mon absorbante passion, pendant dix ans, ce fut la Seine. Ah ! la belle, calme, variée et puante rivière pleine de mirage et d'immondices. Je l'ai tant aimée ; je crois,

parce qu'elle m'a donné, me semble-t-il, le sens de la vie. Ah ! les promenades le long des berges fleuries, mes amies les grenouilles qui rêvaient, le ventre au frais, sur une feuille de nénuphar, et les lis d'eau coquets et frêles, au milieu des grandes herbes fines qui m'ouvraient soudain, derrière un saule, un feuillet d'album japonais quand le martin-pêcheur fuyait devant moi comme une flamme bleue ! Ai-je aimé tout cela, d'un amour instinctif des yeux qui se répandait dans tout mon corps en une joie naturelle et profonde.

Comme d'autres ont des souvenirs de nuits tendres, j'ai des souvenirs de levers de soleil dans les brumes matinales, flottantes, errantes vapeurs, blanches comme des mortes avant l'aurore, puis, au premier rayon glissant sur les prairies, illuminées de rose à ravir le cœur ; et j'ai des souvenirs de lune argentant l'eau frémissante et courante, d'une lueur qui faisait fleurir tous les rêves.

Et tout cela, symbole de l'éternelle illusion, naissait pour moi sur de l'eau croupie qui charriait vers la mer toutes les ordures de Paris. »

Guy de MAUPASSANT, « Mouche » [1890], *L'inutile beauté*, Louis Conard, libraire-éditeur, 1908 (p. 99-101).



Claude Monet, « la Seine à Argenteuil », 1873, ©Musée d'Orsay

CROISSY



Auguste Renoir, « La Grenouillère »,
National museum of Stockholm ©
Wikicommons

L'action de la nouvelle « **La Femme de Paul** » se déroule sur l'île de Croissy abritant le cabaret flottant La Grenouillère, lieu de loisirs célébré par de nombreux peintres et écrivains de la seconde moitié du XIX^e.

« Aux abords de la Grenouillère, une foule de promeneurs circulait sous les arbres géants qui font de ce coin d'île le plus délicieux parc du monde. Des femmes, des filles aux cheveux jaunes, aux seins démesurément rebondis, à la croupe exagérée, au teint plâtré de fard, aux yeux charbonnés, aux lèvres sanguinolentes, lacées, sanglées en des robes extravagantes, traînaient sur les frais gazons le mauvais goût criard de leurs toilettes; tandis qu'à côté d'elles des jeunes gens posaient en leurs accoutrements de gravures de modes, avec des gants clairs, des bottes vernies, des badines grosses comme un fil et des monocles ponctuant la niaiserie de leur sourire.

L'île est étranglée juste à la Grenouillère, et sur l'autre bord, où un bac aussi fonctionne amenant sans cesse les gens de Croissy, le bras rapide, plein de tourbillons, de remous, d'écume, roule avec des allures de torrent. Un détachement de pontonniers, en uniforme d'artilleurs, est campé sur cette berge, et les soldats, assis en ligne sur une longue poutre, regardaient couler l'eau.

Dans l'établissement flottant, c'était une cohue furieuse et hurlante. Les tables de bois, où les consommations répandues faisaient de minces ruisseaux poisseux, étaient couvertes de verres à

moitié vides et entourées de gens à moitié pris. Toute cette foule criait, chantait, braillait. Les hommes, le chapeau en arrière, la face rougie, avec des yeux luisants d'ivrognes, s'agitaient en vociférant par un besoin de tapage naturel aux brutes. Les femmes, cherchant une proie pour le soir, se faisaient payer à boire en attendant; et, dans l'espace libre entre les tables, dominait le public ordinaire du lieu, un bataillon de canotiers chahuteurs avec leurs compagnes en courte jupe de flanelle. »

Guy de MAUPASSANT, « La femme de Paul », *La Maison Tellier* [1881], Paris, Gallimard, 1990, p. 209 (FOLIO)

MÉDAN

Dans la chronique, « De Paris à Rouen » (« Notes de deux navigateurs trouvées dans une bouteille, au fil de l'eau »), les deux personnages, qui parcourent la Seine en Yole, s'arrêtent à Médan, et descendent saluer Émile Zola, où l'écrivain avait une demeure et recevait ses amis.

« Le fleuve s'élargit, peuplé d'îles ravissantes. Des arbres énormes couvrent les petits bras. On sent enfin la campagne. Le courant galope dans les cours d'eau peu profonds ; la yole légère glisse et court, évite les pieux d'un ancien moulin, passe comme un trait sous un petit pont qui paraît, de loin, large comme un trou d'aiguille et fait frissonner les voyageurs.

Deux hommes debout sur la berge nous appellent. Ils cherchent un noyé qu'on a vu traverser Villennes et qui suit le même chemin que nous. On le recommande à nos soins, et nous voilà rôdant le long des buissons des rives, guettant tout ce qui flotte, penchés sur l'eau. Nous ne trouvons pas le macchabée.

Médan. Nous descendons pour saluer Zola. Il nous apparaît au milieu d'un peuple de maçons et de jardiniers, dirigeant l'installation de sa basse-cour. Il est gai, heureux de voir pousser ses arbres. Car les joies les plus fortes qu'un homme puisse éprouver sont celles que donne la propriété. »

Guy de Maupassant, « Voyage de Paris à Rouen » [1883], *Chroniques. Anthologie*, Paris, Le Livre de Poche, 2008 (« La Pochothèque »)



Le groupe de Médan. Émile Zola au centre, Guy de Maupassant en haut à droite.

Dessin, auteur inconnu. Source wikicommons.



La maison d'Émile Zola, Médan.

HORS LIEU

La nouvelle « **Sur l'eau** » n'évoque pas un lieu précis, on sait seulement que la scène se déroule à « plusieurs lieues de Paris ». Deux éléments attirent l'attention dans la peinture du fleuve : la passion du canotage ; l'évocation de la pêche, qui se colore d'une dimension fantastique et horrifique ici (le repêchage d'une femme noyée, une pierre attachée au coup).

Le narrateur discute avec un vieux canotier rencontré à l'occasion d'une promenade au bord de l'eau.

« J'avais loué, l'été dernier, une petite maison de campagne au bord de la Seine, à plusieurs lieues de Paris, et j'allais y coucher tous les soirs. Je fis, au bout de quelques jours, la connaissance d'un de mes voisins, [...]. C'était un vieux canotier, mais un canotier enragé, toujours près de l'eau, toujours sur l'eau, toujours dans l'eau. Il devait être né dans un canot, et il mourra bien certainement dans le canotage final. Un soir que nous nous promenions au bord de la Seine, je lui demandai de me raconter quelques anecdotes de sa vie nautique. Voilà immédiatement mon bonhomme qui s'anime, se transfigure, devient éloquent, presque poète. Il avait dans le cœur une grande passion, une passion dévorante, irrésistible : la rivière.

– Ah ! me dit-il, combien j'ai de souvenirs sur cette rivière que vous voyez couler là près de nous ! [...] Pour un pêcheur, c'est la chose mystérieuse, profonde, inconnue, le pays des mirages et des fantasmagories, où l'on voit, la nuit, des choses qui ne sont pas, où l'on entend des bruits que l'on ne connaît point, où l'on tremble sans savoir pourquoi, comme en traversant un cimetière : et c'est en effet le plus sinistre des cimetières, celui où l'on n'a point de tombeau. La terre est bornée pour le pêcheur, et dans l'ombre, quand il n'y a pas de lune, la rivière est illimitée. [...] Elle ne gronde pas, elle coule toujours sans bruit, et ce mouvement éternel de l'eau qui coule est plus effrayant pour moi que les hautes vagues de l'Océan. »

MAUPASSANT, Guy de, « Sur l'eau » [1876], *La Maison Tellier*, [1888], citation extraite du volume Folio, 1990, p. 114.



E. Manet, En bateau,
huile sur toile ©
Metropolitan Museum

Avez-vous aimé cette promenade ?

Les mentions de la Seine chez Guy de Maupassant sont innombrables, et seuls quelques extraits sont reproduits ici.

Et vous, en connaissez-vous d'autres ? Vous pouvez les publier sur le site de l'Escale littéraire en Seine !

Rdv sur www.escalelitteraire-seine.fr, à la rubrique « Votre Seine » !

Carnet conçu par Sonia ANTON, Université Le Havre Normandie.

25 rue Philippe Lebon

76 600 Le Havre

Contact : sonia.anton@univ-lehavre.fr

C

